Balzac Ursule Mirouët Présentation pår Philippe Berthier

Balzac Ursule Mirouët



À la mort du docteur Minoret, ses héritiers présomptifs mettent tout en œuvre pour déposséder et anéantir la jeune femme qu'il a adoptée et à qui il a légué sa fortune. Empiégée dans les mailles du filet familial, l'innocente et pieuse Ursule finira-t-elle par goûter le bonheur d'être et d'avoir?...

Paru en 1842, Ursule Mirouët est «le chef-d'œuvre de la peinture de mœurs», selon Balzac: l'auteur y donne à voir dans toute sa hideur, exacerbée par le huis clos provincial, la pulsion de cupidité. Mais c'est aussi un roman énigmatique, qui, brusquement, fait basculer le lecteur au royaume de l'inquiétante étrangeté. Dans cette troublante histoire de revenus et de revenants, qui se noue et se dénoue par le miracle de songes prémonitoires et de visions surnaturelles, les hommes croient mener la partie alors qu'ils sont sous l'influence d'une force qui les dépasse. Entre les petits trafics de la terre et les vastes intentions du Ciel, les ponts ne sont pas coupés: mêlant réalisme et fantastique, matérialisme et spiritualité, Balzac apparaît ici, plus que jamais, comme un penseur de l'Unité.

Présentation, notes, annexes, chronologie et bibliographie par Philippe Berthier

Texte intégral Illustration: Virginie Berthemet © Flammarion



URSULE MIROUËT

Du même auteur dans la même collection

ANNETTE ET LE CRIMINEL.

BÉATRIX.

CÉSAR BIROTTEAU.

LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU. – GAMBARA. – MASSIMILLA DONI.

LES CHOUANS.

LE COLONEL CHABERT (édition avec dossier).

LE COLONEL CHABERT suivi de L'INTERDICTION.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

LE COUSIN PONS.

LA COUSINE BETTE.

LE CURÉ DE TOURS. – LA GRENADIÈRE. – L'ILLUSTRE GAUDISSART.

LE CURÉ DE VILLAGE.

LA DUCHESSE DE LANGEAIS.

EUGÉNIE GRANDET (édition avec dossier).

LE FAISEUR.

LA FEMME DE TRENTE ANS.

FERRAGUS. LA FILLE AUX YEUX D'OR.

GOBSECK. UNE DOUBLE FAMILLE.

ILLUSIONS PERDUES.

LE LYS DANS LA VALLÉE.

La Maison du Chat-Qui-Pelote. – Le Bal de Sceaux. – La Vendetta. – La Bourse.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Mémoires de deux jeunes mariées.

Nouvelles (El Verdugo. – Un épisode sous la terreur. – Adieu. – Une passion dans le désert. – Le Réquisitionnaire. – L'Auberge rouge. – Madame Firmiani. – Le Message. – La Bourse. – La Femme abandonnée. – La Grenadière. – Un drame au bord de la mer. – La Messe de l'athée. – Facino Cane. – Pierre Grassou. – Z. Marcas).

LES PAYSANS.

LA PEAU DE CHAGRIN.

PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE.

LE PÈRE GORIOT.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

PIERRETTE.

LA RABOUILLEUSE.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.

SARRASINE suivi de L'HERMAPHRODITE.

SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.

Un début dans la vie.

Une fille d'Ève.

LA VIEILLE FILLE. – LE CABINET DES ANTIQUES.

BALZAC

URSULE MIROUËT

 $Pr\'esentation,\ notes,\ bibliographie\ et\ annexes\\ par\\ Philippe\ BERTHIER$

Chronologie par André LORANT

© Flammarion, Paris, 2013. ISBN: 978-2-0812-5026-0

PRÉSENTATION

Être, avoir

... le monde surnaturel, ce monde qui pèse tant sur l'autre, que nous étouffons sous son poids !

Barbey d'Aurevilly, Un prêtre marié.

Ursule Mirouët est victime de son titre, plus encore qu'Eugénie Grandet avec qui, forcément, elle forme diptyque dans l'esprit du lecteur, comme d'ailleurs dans celui de Balzac lui-même, qui voyait en Ursule la « sœur heureuse » d'Eugénie ¹. Prénoms décolorés, patronyme bourgeoisement banal, tout semble en place pour une histoire sentimentale, plus ou moins nunuche, de jeune fille bovarysant avant l'heure au fond de sa province. On s'attend à de la camomille de presbytère, à du sirop d'orgeat de kermesse paroissiale. Or c'est un breuvage singulièrement âcre et troublant, un cocktail aux saveurs complexes que Balzac nous sert en réalité. Loin de toute mièvrerie, Eugénie Grandet est un roman cruel; là aussi, Ursule Mirouët fait la paire : c'est un roman méchant. Ursule sera bien « heureuse », en effet, mais après quelles atroces tribulations! Et si, contrairement à sa jumelle saumuroise, elle finit par goûter un bonheur sans nuages dans les bras d'un homme adorable et adoré, ce sera la récompense méritée d'un martyre : elle n'échappe que par miracle – c'est le cas ou jamais de le dire - à une mise à mort inhumaine épargnée à la fille

Extrait de la publication

^{1.} Balzac, Lettres à madame Hanska, éd. Roger Pierrot, Robert Laffont, « Bouquins », t. I, 1990, p. 603 (14 octobre 1842).

de l'avare. Dans sa dédicace à sa nièce, tout en protestant que son livre est pur et destiné aux âmes pures, Balzac déplore que l'éducation (ou anti-éducation) dispensée aux jeunes personnes ne semble viser qu'à les empêcher de voir la société telle qu'elle est : dure, implacable, sans cœur, comme la Fœdora de La Peau de chagrin. Il se propose donc de tenir les deux bouts de la chaîne : dire le réel sans complaisance ni enjolivures, en illustrer les lois d'airain, tout en pointant ce qui résiste à son mécanisme, le levain qui travaille obscurément cette pâte ingrate et la rédime malgré elle en la rappelant à l'ordre de l'essentiel; ce que Maurice Bardèche nomme « le filigrane secret de la réalité 1 ». Avoir, être : comme dans Le Barbier de Séville, toute la question est de savoir si, entre les deux auxiliaires, il faut lire et ou ou. Ursule et Savinien trouveront le moyen, qui reste exceptionnel, de les conjuguer ensemble. Happy end d'une terrible épreuve qui aura surtout manifesté leur incompatibilité.

La prolifération des roturiers triomphants

Quarante ans après la Révolution, la France profonde affiche, paisiblement installés, les signes des temps nouveaux. Pour représenter la noblesse, Nemours n'a plus qu'un châtelain ruiné par une théâtreuse, dont, comme dans La Cerisaie de Tchekhov, le château tombe entre les mains d'un manant, et une douairière sans douaire, vivant dans le ruminement halluciné d'un passé et d'un nom glorieux, qui ont perdu toute efficacité. Arc-boutée avec tout l'entêtement de sa bretonitude sur une vision du monde qui n'a plus cours, contrairement au prince sicilien de Lampedusa, elle ne peut comprendre ni admettre que, si elle souhaite que rien ne change, elle doit accepter que tout change. Désheurée, enkystée, nécrosée, Mme de Portenduèrement une émigrée de

^{1.} Maurice Bardèche, Balzac, Julliard, 1980, p. 471.

l'intérieur, une folklorique antiquité et comme le dodo du Muséum d'histoire naturelle : le dernier échantillon d'une espèce que son exigence suicidaire de fidélité à soi et son refus radical de tout compromis (si omnes, ego non) ont vouée à la disparition. Les Seigneurs de la modernité, tout en maintenant – de moins en moins – les formes (on ne se débarrasse pas en un tournemain de siècles de respect héréditaire), ne veulent plus de ça chez eux : les « nobliaux » n'ont plus leur place, entièrement occupée par la prolifération, qu'on dirait exponentielle, des roturiers triomphants.

En une page ébouriffante, digne des Structures élémentaires de la parenté, où un Lévi-Strauss du Gâtinais démêle l'infini métissage des quatre familles fondatrices de Nemours, tel un anthropologue les entrelacs follement complexes des relations de famille chez les Bororos ou les Nambikwaras, Balzac souligne la poussée végétale, que rien ne semble devoir arrêter, de cet arbre généalogique aux ramifications toujours plus vastes, qui étend son ombre tentaculaire sur tout le pays : dynamisme, vitalisme qui sont ceux-là mêmes de l'histoire, dont le vent gonfle les voiles des ci-devant vilains vers une destinée de conquêtes. Tels à Provins les Julliard, les Guépin et les Guenée (Pierrette), à Sancerre les Chandier, les Bianchon, les Popinot (Les Héritiers Boirouge) se répandent « comme du chiendent », à Nemours les Minoret, les Levrault, les Massin, les Crémière, sortis du tuf gaulois, n'en finissent pas de se greffer entre eux, de nouer et renouer des alliances qui consolident et étendent leur réseau, ni plus ni moins que les grandes races d'autrefois; et s'observent entre leurs diverses branches des nuances de prestige et d'étiquette qui n'ont rien à envier aux subtilités versaillaises dont Saint-Simon faisait ses délices. Il est vrai qu'il y a toujours une cour, même si c'est désormais un « roi des Français », jamais sacrée aquiblication règne ». Il a l'air enchanté d'y recevoir la femme de l'ancien notaire de Nemours: quo non descendet!... Mais si les uns chutent,

d'autres montent, et le microcosme de Nemours offre un parfait miroir des rapports de forces et des courants contraires qui traversent la société française à la veille de l'installation officielle de M. Prudhomme et de son parapluie sur le trône. L'action d'*Ursule Mirouët* se déroule rue des Bourgeois : tout un programme.

Le web, la toile en expansion continue qui quadrille la ville et ses entours, a ses figures emblématiques : le Maître de poste, le Notaire, le Greffier, le Percepteur, en position stratégique pour contrôler la circulation des gens et des capitaux, réguler et orienter à leur profit les flux humains et pécuniaires. Ce qui anime ces algues dévoreuses, c'est un insatiable appétit pour toujours plus d'argent, plus de terre, plus de pouvoir, un tropisme colonisateur horizontal marié à une puissante aspiration ascensionnelle. La rêveuse petite bourgeoise échafaude sans fin des scénarios où, mesurant les progrès qu'elle a déjà accomplis si elle se compare à la génération de ses parents, elle considère que rien n'est impossible à ses fils : la magistrature, la députation, la pairie... Pourquoi pas? Par un travail minutieux, acharné, de termite à idée fixe, elle s'empare, tout à fait légalement, des places, des domaines, pousse ses pions, au nom d'un « Nous le valons bien! » qui, à l'occasion, s'exprime sans ménagements et avec l'évidence d'un état de fait fondé sur des droits imprescriptibles. Lorsque Mme Zélie Minoret-Levrault rembarre grossièrement M. le vicomte de Portenduère, c'est la jeune classe dominante qui ne prend pas de gants pour signifier à la vieille noblesse sa disqualification et son congé : la magie du nom et du titre n'opère plus, Savinien est nu, ce n'est qu'un freluquet sans moyens. Ce qui, avant la grande fracture, lui aurait assuré un statut privilégié ne mord plus sur le monde moderne, qui a tout désacralisé. On n'est plus aujourd'hui que ce qu'on a.

Balzac imagine la situation la plus simple qui soit, qui l'obsède depuis des années : la succession d'un oncle à héritage, qu'il complique d'une circonstance particu-

lière (l'oncle est le tuteur d'une orpheline, elle-même fille légitime d'un bâtard) propre à alimenter contentieux et litiges, tout en offrant pâture au génie procédurier des hommes de loi. L'avidité des héritiers présomptifs ne reculera littéralement devant rien pour dépouiller la rivale, l'expulser, l'annuler. Avec une violence absolue, une totale obscénité, Balzac donne à voir dans toute sa hideur (incarnée par le diabolique et répugnant clerc Goupil: dans cet univers platonicien, le corps est une déclaration de l'âme), à l'état brut et brutal, et exacerbée par le huis clos provincial, la pulsion de cupidité chimiquement pure de tout alliage qui pourrait la mitiger. Entomologiste de l'ignoble (le nonnoble), il en détaille avec une gourmandise écœurée la médiocrité vertigineuse, la bêtise, le néant, tout ce qu'il y a de pathétique dans ce besoin malade et malfaisant qui révèle surtout un désert intérieur qu'on essaie de rendre habitable et d'aménager par des rentes et des propriétés. Une galerie de sinistres ganaches qui, pour se sentir exister, ne pensent qu'à ça et à qui tous les moyens sont bons : le tableau est décourageant, et sans la moindre nuance dans l'abjection.

Rarement on a été aussi impitoyable pour des fantoches qui le sont tout autant. Si ce sont là les maîtres du jour dans les moelles de la France révolutionnée, la conclusion s'impose, et Balzac le réactionnaire, qui ne cesse de stigmatiser le naufrage des grandes fois collectives et le démusellement du « chacun pour soi » dans la seule morale qui vaille à présent, celle des intérêts, laisse à son lecteur le soin de la tirer lui-même. Le plus effrayant est que ces sordides manigances se trament grâce à des manœuvres et à des ruses qui échappent à toute sanction pénale : on retrouve là un des leitmotivs dénonciateurs de La Comédie humaine, celui des crimes sociaux et moraux demeurés impunis parce qu'ils passent habilement Eàratraversulle amaillage du filet juridique officiel. Que d'assassinats commis journellement sans que coule une seule goutte de sang! Si Ursule

échappe d'extrême justesse à une spoliation qui équivaut à son meurtre symbolique, c'est que, comme le monarque à la fin du *Tartuffe*, le Ciel lui-même (ou tout comme) a décidé de s'en mêler. C'est dire si, livrées à leur nuisance propre et sans intervention extraordinaire d'agents supérieurs, les forces primaires, massives, archaïques que mobilise l'auri sacra fames peuvent, dans les conditions habituelles, se déployer sans rencontrer de contrariétés.

La lutte du Serpent contre l'Ange

On est fort loin, on le voit, de l'eau de rose que semblait promettre l'enseigne. Le dispositif assume un manichéisme résolu : c'est la lutte immémoriale du Serpent contre l'Ange, qui s'incarne dans les « grands petits événements» de Nemours, entre un quarteron de démons déchaînés et la garde rapprochée d'Ursule, sa milice privée, le bataillon sacré qui s'est assigné la mission de la protéger à tout prix. Nulle neutralité possible dans cet affrontement sans merci : à chacun de choisir son camp. Pour que la lutte soit exemplaire, ses enjeux et son issue chargés d'enseignement, Balzac ne lésine pas : Ursule doit être le vase de toutes les perfections. D'une divine innocence, non seulement par les couleurs virginales qu'elle arbore, mais aussi par son nom de baptême qui l'entoure, comme sa sainte patronne, la fille du roi de Bretagne martyrisée à Cologne avec ses compagnes, du bouclier invisible de onze mille virginités, Ursule n'a hélas pas été conçue sans péché (celui de son bâtard de père), mais répare autant qu'il est possible cette tare originelle par une pureté sans faille, une piété admirable et l'exercice des plus belles vertus. Comme dans un mistère médiéval, elle exaspère forcément contre elle les fureurs de l'En-Bas (qui sont tout simplement celles de l'ici-bas), à proportion même de ses insupportables mérites, qui disent au monde comme il va : « Je n'ai rien de commun avec toi. »

Balzac imagine autour de cette figure rayonnante, inévitablement promise à l'holocauste de l'agneau par toutes les convoitises que son âme invalide et qu'elle renvoie à leur ordure, ce dont elles entendent bien se venger, un quatuor de bons génies sortis, dirait-on, d'un conte, et non moins emblématiques que leurs adversaires : le Médecin, le Curé, le Professeur, le Juge de paix, qui font à la vulnérable enfant un rempart de leur affection inconditionnelle, pour l'aider à grandir et la préparer à se mesurer sans défaillir à la laideur et à la mauvaiseté du monde. La défection parentale se voit compensée, et au-delà, par la vieille tendresse de cette quadruple paternité-maternité: comme on le disait jadis de Jésus, Ursule « croît en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes », bénéficiaire élue d'une pédagogie pleine de bonté et de doigté, qui développe tous les niveaux de son être. En sa personne, Balzac rêve d'une plante humaine idéalement épanouie, grâce à des tuteurs qui la respectent, et savent, parce qu'ils l'aiment, la faire monter avec prudence et délicatesse vers la lumière de la Vérité. Il ne s'agit pas seulement de refaire au féminin Émile 1, mais d'accompagner un être en devenir jusqu'au seuil où il a rendez-vous avec lui-même, et avec... quoi ? ou qui ? Disons : ce qui, ou Celui qui, donne à la vie son sens, et permet de la déchiffrer comme un texte intelligible, d'y trouver sa place et sa nécessité. On le comprend : Ursule n'a pas été seulement « bien élevée », comme on dit ; on ne s'est pas borné à orner son esprit, à lui donner des talents de société ou pour les arts d'agrément. À partir du terreau infiniment riche de sa nature, ses géniteurs sagaces et dévoués ont su la construire pas à pas comme un être qui a porté à la plus magnifique floraison les dons qu'il a reçus, et s'ouvre comme par instinct aux ondes mystérieuses parcourant l'existence, à ces infrarouges ou

Extrait de la publication

^{1.} Voir Nicole Mozet, La Ville de province dans l'œuvre de Balzac, SEDES, 1982, p. 219.

ultraviolets de la conscience que la plupart ne soupconnent même pas, ou qu'ils réfutent parce que leurs yeux de chair sont incapables d'en capter les radiations invisibles. Balzac dresse autour de cette « voyance », face à face, deux blocs non seulement antagonistes, mais exclusifs l'un de l'autre. Guerre à mort entre deux principes qui se sont voué une haine inexpiable et ne peuvent cohabiter.

Dans l'« Avant-propos » de La Comédie humaine, rédigé un an après Ursule Mirouët, Balzac déclare que son ambition de déployer le panorama intégral des conditions de vie, situations et comportements de l'homme moderne l'a amené à faire place à des éléments ne relevant apparemment pas de la rationalité, mais d'une évidence et d'une efficience indiscutables, même si, dans l'état actuel de la science, on est encore dans l'incapacité de les expliquer :

Dans certains fragments de ce long ouvrage, j'ai tenté de populariser les faits étonnants, je puis dire les prodiges de l'électricité qui se métamorphose chez l'homme en une puissance incalculée; mais en quoi les phénomènes cérébraux et nerveux qui démontrent l'existence d'un nouveau monde moral dérangent-ils les rapports certains et nécessaires entre le monde et Dieu? En quoi les dogmes catholiques en seraient-ils ébranlés? Si, par des faits incontestables, la pensée est rangée un jour parmi les fluides qui ne se révèlent que par leurs effets et dont la substance échappe à nos sens même agrandis par tant de moyens mécaniques, il en sera de ceci comme de la sphéricité de la terre observée par Christophe Colomb, comme de sa rotation démontrée par Galilée. Notre avenir restera le même. Le magnétisme animal, aux miracles duquel je me suis familiarisé depuis 1820; les belles recherches de Gall, le continuateur de Lavater; tous ceux qui, depuis cinquante ans, ont travaillé la pensée comme les opticiens ont travaillé la lumière sait de ux pubblosses quasi semblables, concluent et pour les mystiques, ces disciples de l'apôtre saint Jean, et pour tous les grands penseurs qui ont établi

le monde spirituel, cette sphère où se révèlent les rapports entre l'homme et Dieu ¹.

De cette conviction, *Ursule Mirouët* offre une application saisissante, à travers la conversion du docteur Minoret et l'enchaînement d'événements *a priori* extravagants qui amène à la victoire de la vérité et de la justice.

Passionnément attaché à une créature qui est à la fois sa femme et sa fille, sans être ni l'une ni l'autre (une lecture freudienne ne manquerait pas d'exploiter l'homonymie et les similitudes d'« organisation » entre Ursule et l'épouse qu'il a perdue sans en avoir eu de progéniture), le bon docteur est un modèle de ce que la philosophie du XVIIIe siècle a pu produire de plus humainement accompli. On lui chercherait en vain une faiblesse. Il est tout simplement parfait et, pour que l'expérience tentée par Balzac soit probante et édifiante, il doit l'être. Il s'agit bien en effet d'une expérimentation, en même temps que d'une confrontation allégorique entre les mérites indéniables, mais purement laïques (intelligence, honnêteté, bienfaisance, etc.), de la créature sans horizon métaphysique et la dimension de spiritualité et de transcendance qui seule lui permettrait d'accéder à une intuition plus profonde des causalités cachées. Qu'il soit médecin est évidemment on ne peut plus significatif. Comme le Sombreval de Barbev d'Aurevilly (Un prêtre marié), qu'il annonce à tant d'égards, le docteur, formé à l'école la plus exigeante et la plus rigoureuse de l'auscultation clinique et de l'analyse objective, croit à ce qu'il voit, à ce qu'il touche. De manière tout à fait inattendue, l'ironie du destin va l'amener à former couple avec l'être le plus étranger à cette méthode pratique, dont elle va prouver de manière éclatante l'insuffisance, et ce, sur le terrain même

^{1.} Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1976, p. 16-17.

(l'observation sans complaisance ni préjugé des phénomènes, quels qu'ils soient) où elle semblait triompher. Ce qui est remarquable, et de sens profond, c'est que le disciple d'Hippocrate, qui ne veut connaître que facta, nihil præter facta, va se trouver battu par ses propres armes, et logiquement conduit à professer la débâcle de la logique. C'est parce que l'ont déstabilisé le long travail de sape de la mystique Ursule, puis l'indéniable évidence de réalités psychiques devant lesquelles se cabre la raison, mais que l'œil du praticien ne peut pas ne pas enregistrer, qu'au nom même des solides principes de scientificité qui ont jusqu'ici irréprochablement guidé la sûreté de son diagnostic, il va, sinon les abjurer, du moins confesser leur infirmité en reconnaissant humblement que le véritable savant est celui qui accepte l'idée que la science ne rend pas compte de tout.

Ursule est le Moïse prédestiné qui va délivrer les eaux prisonnières du rocher encyclopédiste. Cette ultrasensitive, aux antennes infiniment préhensiles, est fille d'Allemagne – d'une Allemagne selon Mme de Staël –, donc forcément musicienne, et donc forcément croyante, car, comme le dira Baudelaire dans Fusées, « la musique creuse le ciel » et, comme le pose Balzac avec aplomb sans sourciller, les incrédules ne sauraient aimer la musique, qui est par définition élation vers l'infini. Sa fragilité excessive la désigne pour être à la fois victime des assauts épaissement matérialistes de la sauvagerie sociale et témoin d'un ordre (au sens pascalien) qui les ravale à leur insignifiance. Figure christique, elle est l'objet d'une tentative d'élimination d'une férocité inouïe de la part de ceux qui ne supportent pas ce rappel d'une vocation à laquelle ils opposent une complète surdité. Ursule Mirouët confirme en tous points les propositions de Bernard Grœthuysen 1 : ce qui caractérise le

Extrait de la publication

^{1.} Bernard Grœthuysen, Les Origines de l'esprit bourgeois en France, Gallimard, « Tel », 1977 [1927].

bourgeois, c'est-à-dire l'homme moderne, c'est son indifférence au mystère et au tragique existentiel du salut. Le monde de l'homme nouveau est sans pécheurs ni saints, donc sans angoisses ni extases. S'étant créé lui-même, il ignore tout de la lutte permanente entre le Bien et le Mal, et en conséquence ne comprend rien à la destinée humaine. Ayant remplacé la religion par la morale, il a « tué le péché », puisqu'il n'y a plus que des fautes, relevant du tribunal des hommes. Gorgé du sentiment de son bon droit à être, et à être ce qu'il est, Minoret-Levrault n'a pas d'états d'âme, n'a pas d'âme tout simplement, et incarne caricaturalement l'inoxydable bonne conscience de l'homme parfaitement nettoyé de Dieu. Ce colosse superbement campé dans la vie active et soleilleuse n'est pas le moins du monde effleuré par le soupçon qu'il pourrait être mutilé de quelque chose. Balzac a sournoisement suggéré que dans son enveloppe taurine il est rongé par une plaie secrète : le triomphal, apparemment triomphallique, a eu beaucoup de mal à engendrer un fils, qui restera unique; le potentiel génital dont semble témoigner son irrésistible ascension a des ratés 1. Quelque chose serait donc pourri au jeune royaume de Bourgeoisie? Toujours est-il que cet homme, qui pas un seul instant n'a été tracassé par la moindre inquiétude spirituelle, va voir, comme le docteur sur un autre plan mais pour les mêmes raisons superficiellement déraisonnables, sa vision du monde désintégrée par des révélations venues d'un envers nocturne des choses qu'il ne soupçonnait

Spiritualisme et matérialisme

Le lecteur qui se croyait embarqué dans une affaire repérable en pays familier – nœud de vipères provincial :

^{1.} Nicole Mozet (*La Ville de province dans l'œuvre de Balzac, op. cit.*, p. 218 et 220) ne doute pas un instant que Désiré le bien nommé ne soit le fils d'un robuste jeune postillon qui aurait charitablement sup-

on connaît - bascule tout à trac dans des régions pénombrales, des limbes inconnus, royaume de l'inquiétante étrangeté, lorsque Balzac le convie à suivre le docteur Minoret à Paris, lors de cette séance de magnétisme qui va ravager sa vie. On se demande d'abord s'il n'y a pas solution de continuité, si ce n'est pas un second roman qui commence, lequel n'aurait rien à voir avec les enjeux du premier. Tout le propos balzacien est précisément, à partir de cette enclouure problématique, d'amener à comprendre que, loin de causer une aberrante embardée dans un univers sans rapport avec les questions soulevées par l'héritage et tout ce qu'il entraîne avec lui de très tangible, de sonnant et de trébuchant, il s'agit au fond, là aussi, d'appréhender paradoxalement, en des visions évanescentes, des forces substantielles, quoique insaisissables, qui s'exercent avec une prégnance à la fois désincarnée et tout à fait vérifiable et relèvent à leur façon du donné. Quoiqu'il fournisse la preuve irréfutable du spiritualisme, le magnétisme est aussi un matérialisme : « peutêtre les mots matérialisme et spiritualisme expriment-ils les deux côtés d'un seul et même fait 1 » (Louis Lambert). Et c'est bien pour cela qu'un médecin agnostique qui se soumet entièrement et uniquement à la certitude expérimentale semblera (bien à tort) y renoncer en se rendant, à la stupeur du tout-Nemours, à la messe. Pour entrer dans les voies de ce sidérant retournement, qui non seulement ne paraphe pas le renoncement aux réquisitions de l'esprit scientifique, mais tout au contraire les pousse à bout, dans une démarche d'absolue fidélité à soi-même, il faut relire Louis Lambert (1832), où, par le truchement de son jeune philosophe,

pléé à la flaccidité de son maître. Il est dommage d'araser ainsi l'ambiguïté voulue du texte, qui, tout en laissant planer le soupçon, l'attribue à la « médisance » et le juge « peu vraisemblable ».

^{1.} Louis Lambert, in La Comédie humaine, op. cit., t. XI, 1980, p. 616.

auteur in spe d'un Traité de la volonté qui consonne avec l'Essai sur les forces humaines toujours projeté et jamais rédigé par Balzac, celui-ci avait déjà formulé les maximes qui vont fonder la révision déchirante du docteur : « Ici bas, tout est le produit d'une SUBSTANCE ÉTHÉRÉE, base commune de plusieurs phénomènes connus sous les noms impropres d'Électricité, Chaleur, Lumière, Fluide galvanique, magnétique, etc. L'universalité des transmutations de cette Substance constitue ce que l'on appelle vulgairement la Matière 1. » Lambert, qui a vu en rêve, dans les moindres détails, le château de Rochambeau où il n'a jamais mis les pieds, professe que la Pensée est une « puissance toute physique », dont la concentration produit des effets de vision, d'ouïe, voire de toucher à distance, qui ne se distinguent pas de ceux que pourraient produire, au contact même des objets, les organes corporels. Elle est même capable d'établir une relation directe avec les morts. On saisit alors toute la portée de la plaisanterie du curé mettant en écho la visite des « revenants » avec la préoccupation des « revenus 2 ». On peut être à la fois à Elseneur et chez Daumier; même dans l'obsession de ce qu'il y a de plus antagoniste à la Pensée, c'est la Pensée qui se révèle, despotique, cannibale, capable aussi bien, comme l'orphique docteur, de traverser par amour l'Achéron que de s'investir à fond, comme Minoret-Levrault et consorts, dans les promesses stupides du pratico-inerte. Le voltairien est foudroyé par la grâce comme par une décharge électrique, ce qui ne manque pas évidemment de susciter l'hilarité de la bienpensance moderne. Ce recours à l'électricité morale, ou mentale, n'est pourtant pas plus ridicule (c'est une litote) que l'explication de l'auréole des saints par le frottement électrostatique de leur bure ³.

^{1.} Ibid., p. 684.

^{2.} Voir *infra*, p. 285. Extrait de la publication

^{3.} Voir Stendhal, Histoire de la peinture en Italie, Gallimard, « Folio essais », 1996, p. 263.

Aussi inadmissibles soient-elles, les visions de la magnétisée parisienne, celles d'Ursule, ne relèvent pas d'une pathologie (on ne s'en tirera pas en disant que ce sont des hallucinations d'hystériques, bonnes pour la Salpêtrière), mais des pouvoirs régaliens de « l'être intérieur » lorsque, désentravé des bandelettes de l'incarnation, il se promène librement dans le monde et y agit. Ce n'est pas contre la science, mais en son nom même, que se consomme donc la déconfiture du scepticisme. Le grief d'invraisemblance articulé parfois contre Balzac ne tient pas un instant, puisque c'est justement cette invraisemblance même qui, a contrario, devient garante de la vérité. Le docteur ne se met pas à croire bien que, mais parce que ce à quoi il a assisté, sans supercherie possible, est incroyable. Démarche proche du Credo quia absurdum augustinien, et qui est requise du chrétien. Balzac ne craignait pas d'affirmer qu'Ursule Mirouët était « l'ouvrage d'un catholique 1 ». Même sans culture religieuse particulière, on ne peut tout de même se défendre d'un haut-le-corps lorsque Balzac pose comme allant de soi que le magnétisme était « la science favorite de Jésus et l'une des puissances divines remises aux apôtres 2 », ce qui tendrait à faire de l'Église on ne sait quelle secte fondée par un gourou guérisseur. Mais ne confondons pas le christianisme balzacien avec la dianétique, ni Swedenborg (si médité, et si présent ici) avec Ron Hubbard. Balzac a toujours répété qu'il y avait bien des demeures dans la maison du Père, et que son cœur l'entraînait davantage du côté enthousiaste de la mystique johannique (celle du visionnaire de Patmos) que du côté des rigides définitions dogmatiques et disciplinaires (appréciées par ailleurs comme garde-fou politique) : pas besoin d'être croyant pour être moral, ainsi qu'en témoigne éloquemment le docteur lui-même dans son ancienne vie; en revanche, la visitation du Creator

Extrait de la publication

^{1.} Lettres à madame Hanska, op. cit., p. 594 (12 juillet 1842).

^{2.} Voir infra, p. 100.

TABLE

PrésentationHistoire du texte	
URSULE MIROUËT	
PREMIÈRE PARTIE. Les héritiers alarmés DEUXIÈME PARTIE. La succession Minoret	
Annexes 1. Les Héritiers Boirouge ou Fragments d'histoire générale	299 309
Chronologie Bibliographie	321 329

Mise en page par Meta-systems 59100 Roubaix

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHPN000428.N001 Dépôt légal : avril 2013